

connais les mystères des souterrains du château. Mais tout cela n'est rien auprès de la révélation que je dois à la Providence : Blanche est ma fille !

D'après ce qu'elle m'a dit, je sais que vous êtes malade au château d'Ildegardo. Comme il paraît que Blanche ne connaît pas votre secret, je ne lui en ai pas parlé, et je n'en dirai pas un mot avant que vous ayez franchi la frontière d'Autriche. Vous pouvez donc, sans crainte, vous faire transporter au château de Rotenberg, d'où je vous écris, et où l'on vous prodiguera tous les soins que réclame votre état. Ma chère Blanche me charge de vous transmettre ses compliments respectueux.

“ Tout à vous d'amitié,

JEAN ZITZKA. ”

L'on comprend que le contenu de cette lettre était de nature à surprendre grandement Henri de Brabant. Blanche, la jeune paysanne, la fille du capitaine-général des Taborites ! C'était incroyable ! Et cependant c'était Zitzka qui le lui écrivait !

Le chevalier ne montra pas la lettre à Bernard, à cause des allusions qui le concernaient, mais il lui communiqua tout le reste.

— Et Blanche est la fille de Zitzka ! s'écria le vieillard, dès qu'il fut revenu de son étonnement !

Oh ! que j'en suis content ! car elle est grande dame, maintenant, et elle mérite de l'être ! oui, c'est presque une princesse, car sûrement son père est aussi grand qu'un roi. Seigneur chevalier, ajouta-t-il en fixant les yeux sur Henri, cette douce et charmante enfant qui a passé des semaines à vous soigner, pourra bien épouser l'un des plus grands princes de l'Europe : car quel est le souverain qui ne serait pas fier de contracter une alliance avec la fille du haut et puissant Zitzka ?

— Vous avez raison, mon ami, répliqua le chevalier, d'un air pensif.

— Et quelle réponse Votre Excellence a-t-elle à donner au messager ? demanda Bernard.

— Je suis trop faible encore pour le pouvoir écrire, dit Henri. Qu'elle veuille donc faire savoir à Zitzka que je suis sensible aux attentions qu'il me témoigne, mais que je craindrais en me faisant transporter à Rotenberg de m'exposer à une rechute ; qu'au surplus j'ai envoyé un de mes serviteurs à Vienne, d'où il ne peut tarder à revenir.

Le vieillard sortit pour s'acquitter de sa mission : et pendant plusieurs heures, Henri eut le loisir de réfléchir aux étonnantes nouvelles qu'il avait reçues.

Mais, ce même jour encore lui était réservé une autre surprise : car, après une visite, que lui fit Bernard pour le préparer à ceux qui allaient se passer, Lionel et Conrad se précipitèrent dans la cellule, et tombèrent à genoux auprès du lit de leur maître.

Six jours après, une litière traînée par quatre chevaux arriva de Vienne, et Henri de Brabant quitta les ruines du château d'Ildegardo.

Le vénérable Bernard accepta la proposition que **lui fit le chevalier**, et consentit à l'accompagner.

## LXI

## COMMENT HENRI DE BRABANT TINT SA PAROLE

Plusieurs mois se passèrent et la nature reverdit avec le printemps.

Zitzka avait marché contre les ennemis de son gouvernement, et les avait battus. Puis il s'était rendu à Prague où il avait été accueilli avec enthousiasme.

Nous ferons remarquer que le baron de Rotenberg avait été amené à Prague, et que Blanche durant l'absence de son père et avec son autorisation, se retira chez le garde forestier Gaspard, pour y attendre le rétablissement de la paix. Avouons-nous qu'elle avait une secrète pensée en préférant la chaumière où s'était écoulées ses jeunes années au château que Zitzka avait d'abord laissé sous ses ordres.

La première semaine d'avril tirait à sa fin quand un courrier arriva de Prague à la chaumière du garde forestier. Il était porteur d'une longue et affectueuse lettre adressée par le capitaine-général à sa fille ; et dans cette lettre, Zitzka la pria de venir à Prague où tous les préparatifs étaient faits pour la recevoir.

Ce fut les larmes aux yeux, et en ayant bien de la peine à réprimer ses émotions que Blanche fut obligée de faire les préparatifs nécessaires pour son départ. Il fut convenu qu'elle se mettrait en route le lendemain matin. Les Gaspards et Hubert qui s'était retirés à la chaumière, devaient l'accompagner et douze Taborites, pris parmi la garnison du château de Rotenberg, reçurent ordre de se tenir prêts à escorter les voyageurs.

Il était cinq heures de l'après-midi, lorsque ces préparatifs furent terminés ; et Blanche triste et rêveuse, sortit alors sur le seuil de la chaumière pour contempler encore une fois cette forêt dont tous les sentiers lui étaient familiers. Elle s'assit sur le banc de bois et ne put retenir un soupir à la pensée qu'elle allait dire adieu à tous ces lieux qui tous lui rappelaient un souvenir.

Tandis qu'elle était plongée dans ses réflexions, tout à coup le galop de plusieurs chevaux vint frapper son oreille. Elle tressaille, et écoute, en détournant la tête, pareil au faon timide qui est surpris par les aboiements des chiens, pendant qu'il se désaltère à la source.

Mais le bruit cessa brusquement, et Blanche sentit son cœur se glacer soudainement. Elle se disposait même à rentrer, quand il se fit un bruissement à travers les branches des arbres, et un cavalier, seul richement vêtu, apparut dans l'allée.

Le regard rapide que Blanche jeta sur lui fut instantanément suivi d'une exclamation de joie qui s'échappa de ses lèvres. Puis saisie d'une faiblesse soudaine, elle allait tomber, lorsque le cavalier sautant à terre, la reçut dans ses bras.

— Dites-moi, Blanche m'attendiez-vous ? demanda Henri de Brabant, que le lecteur a sans doute